

JEAN FRANÇOIS BILLETER

*Court Traité du langage et des choses*

TIRÉ DU TCHOUANG-TSEU

IDEM • VELLE



AG • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2022



## INTRODUCTION

VOICI un texte philosophique majeur et de portée universelle. Il date vraisemblablement du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, son auteur est inconnu. Il a été inclus, on ne sait ni quand ni comment, dans le *Tchouang-tseu*, l'un des ouvrages les plus remarquables de la littérature chinoise et certainement le plus étonnant. C'est ainsi qu'il nous est parvenu. Il constitue la partie principale du chapitre 2 de cet ouvrage.

Un mot pour les lecteurs qui ne sont pas des familiers du *Tchouang-tseu* : on appelle cet ouvrage ainsi parce qu'il n'a pas de titre et qu'on en attribue traditionnellement la paternité à un certain Tchouang-tseu. Tchouang<sup>1</sup> est son patronyme, *tseu*<sup>2</sup> un terme

1. Tchouang (Zhuang en *pinyin*) est un patronyme encore relativement courant aujourd'hui. La syllabe, brève, est principalement faite d'un *a* très ouvert. Le *dj* initial et la semi-voyelle *ou* ne font que l'arrondir au début, de même que le *-ng* final, à peine audible, l'arrondit à la fin. Elle se prononce au 1<sup>er</sup> ton, placé haut.

2. *Tseu* (*zi* en *pinyin*) est une façon de noter une syllabe inconnue en français : un *dz* que l'on fait vibrer brièvement, sans ajouter de voyelle. Elle est au 3<sup>e</sup> ton, donc placée beaucoup plus bas.

qu'on a parfois traduit par "maître", mais que l'on attache aux noms des penseurs qui ont marqué l'histoire intellectuelle de l'Antiquité chinoise. Les *tseu* sont, dans notre langage, les "philosophes" de la Chine ancienne.

Le peu que l'on sait sur Tchouang-tseu se déduit de quelques anecdotes contenues dans le *Tchouang-tseu*. On peut approximativement dater sa vie grâce à quelques références à l'histoire de son temps. Il semble être mort aux environs de 280 avant notre ère, quand tirait à sa fin une période particulièrement animée de l'histoire des idées, qui n'a plus eu sa pareille sous l'empire, fondé dans la violence en -221. Pour une simple raison de commodité, les bibliothécaires impériaux de la deuxième dynastie, celle des Han (-206/+206), l'ont rétrospectivement classé parmi les "penseurs taoïstes". Il en est résulté un malentendu, car du "taoïsme" n'existaient en son temps ni le mot, ni la notion, ni la chose. Cette attribution malencontreuse a durablement faussé la lecture de l'ouvrage. L'hypothèque n'est toujours pas levée, ni en Chine, ni ailleurs.

Le *Tchouang-tseu* n'a d'unité ni dans la forme, ni quant au fond. On y trouve des textes d'auteurs, d'écoles et d'époques qui vont de celle de Tchouang-tseu jusqu'au début des

Han probablement. On débat toujours de la question de savoir lesquels pourraient être de Tchouang-tseu lui-même. Ce qui est certain, c'est que l'ouvrage a reçu la forme dans laquelle il nous est parvenu vers l'an 300 de notre ère, bien après la disparition de l'empire des Han en 220, au début de ce qu'on peut appeler le Moyen Âge chinois. Les textes y sont répartis en 33 chapitres. "Chapitre" est un terme inadéquat, car il suggère un enchaînement semblable à celui d'un traité ou d'un roman. Le *Tchouang-tseu* n'est pas tout à fait sans ordre, mais ses parties ne sont aucunement des "chapitres". On garde le terme faute de mieux. Même "ouvrage" est inadéquat, en toute rigueur. Ni "recueil", ni "anthologie" ne conviennent. "Assemblage" serait le mot juste. Le *Tchouang-tseu* est un assemblage hétéroclite de pièces dont certaines sont d'un très grand intérêt et d'autres de moindre valeur.

Le chapitre 2 attire depuis longtemps l'attention. Il manque lui-même d'unité, mais comporte une première partie (environ les deux premiers tiers du texte) qui frappe par une cohérence et un degré d'abstraction qu'on ne rencontre pas dans les autres "chapitres". Elle a toujours constitué un défi pour les exégètes, qui ne pouvaient pas l'ignorer, mais la

comprenaient mal parce qu'ils cherchaient à l'intégrer à la vision d'ensemble qu'ils avaient du *Tchouang-tseu* alors qu'elle est une pièce à part. C'est à elle qu'est exclusivement consacré le présent essai.

On l'a mal comprise jusqu'ici, pour la raison que je viens de dire et parce que ni les commentateurs chinois, au fil des siècles, ni les sinologues occidentaux n'ont compris *de quoi traite ce texte*. Ils ne se sont pas doutés qu'il parle du *sujet humain* – du sujet que nous sommes et qui fait qu'en deçà de ce qui nous distingue les uns des autres individuellement, socialement et historiquement, chacun de nous peut dire “je”. Quand je me suis avisé que c'est de ce sujet que parle l'auteur, le texte s'est éclairé de part en part. Peut-être ne s'en est-on pas aperçu plus tôt parce que cet auteur ne connaît pas la notion de “sujet”, qui est une invention occidentale moderne.

Cette découverte a déterminé ma façon de traduire le texte. Quand les philologues ont affaire à des textes difficiles, ils partent de l'examen minutieux de tous les détails pour mettre progressivement au jour une pensée qu'ils s'interdisent de poser comme connue d'avance. Ils pratiquent *l'induction*, qui va du particulier au général. Mais il arrive que l'on

voie soudain de quoi parle un auteur et que l'on saisisse parfaitement ce qu'il dit. On peut *déduire* de là comment il faut traduire le texte, jusque dans le détail – ce qu'on fera bien sûr sans abandonner la scrupuleuse prudence des philologues. Le traducteur s'appuie à partir de ce moment-là *sur le texte et sur la chose* et prend des libertés calculées dans le but de faire apparaître pleinement *la chose*. C'est ainsi que j'ai agi. Je m'expliquerai plus en détail sur la façon dont j'ai traité ce texte dans le second commentaire, plus loin.

La traduction qu'on va lire est présentée deux fois, d'abord seule, puis accompagnée paragraphe par paragraphe du texte chinois<sup>1</sup> et d'une brève explication. Je suggère au lecteur de lire la traduction d'une traite, pour s'en faire une idée d'ensemble, puis d'en lire plus posément la version commentée. Il prendra ensuite connaissance du second commentaire, qui est une réflexion plus générale.

Avant de lire la traduction, il suffit de savoir que le texte comporte trois parties : une brève

1. Il est reproduit en caractères traditionnels tandis que les caractères mentionnés dans le texte français sont imprimés sous leur forme simplifiée, plus lisible dans un format réduit.

scène initiale, où deux personnages échangent quelques mots (1-3); l'un semble s'être absenté mentalement et l'autre lui demande ce qu'il lui est arrivé; le premier décrit à son compagnon la grande vision qu'il a eue quand il était "absent" (4-14), puis expose ce que cette vision lui a appris sur la réalité, les "choses" et le langage (15-23). L'auteur ne recourt plus au dialogue et semble avoir oublié la scène du début, mais il faut la garder à l'esprit, car sans elle on ne comprend pas de quelle expérience découle la connaissance dont il nous fait part.



## TRADUCTION

(1) Appuyé sur son accoudoir, le regard perdu dans l'espace, Nan-kouo Tseu-ts'i s'est doucement vidé de son souffle; il a comme perdu son corps.

– (2) Que vous est-il arrivé? lui demande Yen-tch'eng Tseu-yeau, qui est à son service et se tient debout près de lui; peut-on vraiment rendre son corps semblable au bois mort et son esprit pareil à la cendre? Je vous ai souvent vu appuyé comme cela sur votre accoudoir, mais il s'est passé cette fois-ci quelque chose de particulier (ce me semble).

(3) – Tu fais bien de me poser la question, lui répond Tseu-ts'i. T'es-tu rendu compte que, tout à l'heure, j'avais perdu mon moi? Tu connais les flûtes humaines, mais tu n'as sans doute jamais entendu les flûtes de la Terre, et moins encore celles du Ciel?

– Non, dit Tseu-yeau; parlez-m'en.

(4) – Qu'est-ce que le vent? commença Tseu-ts'i: c'est le souffle qu'exhale la grande masse. Mieux vaut qu'il ne souffle pas car, quand il se lève, toutes les cavités se mettent à résonner. Ne les as-tu jamais entendus, ces mugissements? Dans les gorges et les ravins

des forêts des montagnes poussent des arbres géants dont les creux ressemblent à des narines, à des bouches, des oreilles, des godets, des gobelets, des mortiers, des bassins, des fosses – et cela gronde, et gémit, et mugit, et rugit, et râle, et murmure, et hulule et pleure. On entend chanter de grands *oh* suivis de grands *ouh* – petite harmonie quand souffle la brise, grande harmonie quand c'est l'ouragan. Et quand les rafales cessent, les cavités sont de nouveau vides comme avant. N'as-tu jamais vu comment les arbres à ce moment-là se balancent et frémissent ?

(5) – Ainsi, dit Tseu-yeau, la musique de la Terre sort de ces cavités comme la musique des hommes sort des flûtes. Mais la musique du Ciel ? – Elle souffle d'innombrables manières, lui répond Tseu-ts'i, et fait que chaque être résonne selon sa propre nature, ne prenant que ce qu'il lui faut. Mais qui est le souffleur ?

(6) Eh bien : le ciel tourne ! La terre repose ! Le soleil et la lune se poursuivent ! Mais qui règle cela ? Qui régit cela ? Qui sans se dépenser imprime à tout cela son mouvement ? Ou bien y a-t-il un ressort qui agit du dedans ? Ou cela tourne-t-il tout seul, indéfiniment ? Les nuages produisent la pluie, la pluie les nuages ! Mais qui fait surgir tout cela ? Qui donc suscite sans

jamais se fatiguer ce débordement de joie? Les vents se lèvent au Nord, ils soufflent vers l'Est, vers l'Ouest, ou s'élèvent en tourbillonnant! Mais qu'est-ce qui expire et aspire ainsi? Qu'est-ce qui, sans agir, agite et plie tout à son action? Je te le demande!

(7) Grande connaissance est ample, petite connaissance est étroite. Grande parole est légère, petite parole insiste. (8) Pendant son sommeil les âmes de l'homme se mêlent, mais pendant la veille son corps s'ouvre, il s'attache à tout ce qu'il perçoit et chaque jour il engage son esprit dans de vains combats. (9) Il y a les angoissés, les futés, les précautionneux: de petites craintes les agitent, de grandes peurs les étreignent, mais ils partent comme le coup de l'arbalète quand ils tranchent entre le juste et le faux, puis se taisent comme sous l'effet d'un serment pour préserver chacun sa victoire. (10) Ils déclinent comme l'automne et l'hiver, se consumant chaque jour un peu plus, tellement absorbés dans ce qu'ils font que nul ne peut les ramener au point de départ. Ils sont comme dans un cercueil, ils se dessèchent de vieillesse et, proches de la mort, ils ne peuvent plus être ramenés à la vie.

(11) Plaisir, colère, douleur et joie, souci et regret, caprice, entêtement – séduction,